

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avais.

Vol. XIV.

No. 42

Montréal, Jeudi, 18 Octobre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Causerie philosophique, par Giulio.—La littérature espagnole, par Edmond Lareau.—Propos du docteur, par le docteur E. Monin.—Nos gravures : Le prince Georges de Galles ; Le contre-amiral Galibier ; Le sergent Lavayssièrre ; Paris—Modes d'automne ; La corvette royale le "Canada".—Le puits.—Empire britannique.—Moulin à prière.—Le prince de Hatzfeld et Napoléon.—Choses et autres.—Poésie : Les crèches.—Le moulin rouge (suite).—Le drapeau (suite), par Jules Claretie.—Nouvelles diverses.—Une nombreuse famille.—De tout un peu.—Les échecs.

**GRAVURES :** Le prince Georges de Galles ; Le contre-amiral Galibier ; Le sergent Lavayssièrre.—Paris : Modes d'automne.—La corvette à vapeur le *Canada*.

## CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

### I

#### CELLULES ET MOLÉCULES

La science a ses mystères. Comment en serait-il autrement ? la nature est si grande et l'esprit de l'homme si petit.

En face des secrets de l'univers, obstinément dérobés à sa vue, le sage s'humilie devant Dieu, prie et travaille, tandis que l'insensé s'irrite, blasphème et se décourage. Le premier réussit souvent à soulever un coin du voile épais qui lui cachait un rayon de la vérité divine ; le second se perd en hypothèses plus ou moins déraisonnables, et souvent nuisibles.

Pas assez insensé pour nous croire sage, et assez sage pourtant pour ne pas nous ranger au nombre des insensés dont la vraie science rougit, nous avons suivi avec un soin jaloux un travail remarquable, écrit dernièrement par un savant distingué, et, après l'avoir suivi, nous nous sommes proposé d'en faire un sujet de causeries pour les lecteurs de *L'Opinion Publique*. J'aime à croire que nos lectrices elles-mêmes y trouveront matière à agréables distractions. La philosophie sait parfois ne pas être aride et ennuyeuse.

Il y a, à la galerie de peintures de l'Université-Laval, une toile remarquable entre toutes, et dont l'image a souvent hanté mes souvenirs. C'est celle de l'Alchimiste. A la lueur rougeâtre d'une lampe, au milieu de cornues et de fioles sans nombre, le Magicien du moyen âge suit d'un œil inquiet l'expérience chimique pour laquelle il semble vivre. Son front est pensif, ses cheveux ont blanchi, sa pose marque l'anxiété de l'attente. Ainsi, de fait en était-il autrefois. Aujourd'hui, c'est plus commode. En plein soleil, sous le plafond de nos collèges luxueux, en face du professeur et des élèves assemblés, un jeune homme, que dis-je ? même une jeune fille peut se donner la satisfaction d'un succès, refusé souvent aux veilles laborieuses de ces athlètes de la science. Et cela, grâce au progrès de la chimie !

En simples amateurs, suivons une de ces expériences. Un jeune élève jette dans l'eau un grain de potassium. Tout aussitôt se produit un bouillonnement tumultueux et une flamme rouge-violette s'élève du sein même du liquide. Que s'est-il passé ? L'initié vous répond : aussitôt que le mélange s'est fait, chaque molécule du métal a engagé une lutte avec la molécule d'eau la plus rapprochée, et en a arraché l'oxygène pour se l'approprier. L'effet nécessaire a été un développement de chaleur, et de chaleur si intense que l'hydrogène, resté libre par la décomposition de l'eau, a pris feu et s'est consumé en compagnie d'une partie du potassium, volatilisée et enveloppée dans l'incendie. C'est à ce dernier élément que la flamme doit sa teinte rouge-violette dont nous avons déjà parlé.

Voilà la théorie. Elle est, je le veux bien, acceptable, probable même. Elle s'est conquise une place d'honneur parmi les hypothèses scientifiques. Mais qui, même au microscope, a pu, dans ce phénomène, distinguer les diverses agglomérations de molécules distinctes ? qui a suivi cette lutte corps à corps des molécules rivales ? et les péripéties du combat, et l'expulsion violente de l'oxygène, et la fuite de l'hydrogène vaincu, et le triomphe du potassium dont partie des molécules sont elles-mêmes dispersées dans la chaleur de la mêlée, qui, je vous le demande, les a pu contempler ? Per-

sonne. Autant faut-il en dire des mouvements moléculaires sans lesquels aujourd'hui on ne peut dire un mot ni d'électricité, ni de chaleur, ni de lumière, ni de son. Des effets se produisent ; l'esprit de l'homme, par une pente toute naturelle, en recherche la cause ; à défaut d'observation directe impossible, il bâtit par voie de ressemblance une théorie plus ou moins vraisemblable, et voilà qu'au nom d'une de ces hypothèses, un savant prétendu viendra hardiment attaquer des données certaines, voire même des principes révélés !

Encore une fois, j'admets l'hypothèse dans les sciences : sobre et modeste, elle a ses droits acquis et elle s'impose comme nécessité absolue. Mais ce que je veux dans les sciences comme ailleurs, c'est appeler les chats des chats, et les suppositions des suppositions. Demain peut-être on se félicitera sur mille points d'en avoir agi ainsi. Que d'hypothèses déjà n'ont pas eu de lendemain !

Encore une fois, encore, je ne rejette point l'hypothèse de l'état moléculaire des corps inorganiques : dans les sciences physiques et chimiques, tout roule de nos jours sur cette hypothèse du reste rationnelle et satisfaisante.

Mais ce que je voudrais, c'est que l'on ne s'occupât pas de vie organique sans tenir compte des cellules et de leurs fonctions. Et, qu'on veuille bien le remarquer, trop souvent il en est ainsi. Soit mépris pour ce qu'ils ignorent, soit manque de portée de vue, soit encore, et de fait est-ce plus souvent le cas, vieille routine, trop de philosophes, auteurs, professeurs ou élèves, écrivent, interprètent ou étudient un traité de psychologie, c'est-à-dire, analysent la vie et ses phénomènes, sans aucun principe chimique. Quelle en est la conséquence ? Sont-ils nécessairement dans l'erreur ? A Dieu ne plaise que je le prétende. A la lumière des grands principes rationnels de l'Ange de l'Ecole et d'Albert-le-Grand, ils seront vrais au moins dans les grandes lignes : ces deux génies ont, pour ainsi dire, devancé par l'intuition les progrès les plus récents des sciences naturelles. Mais combien de preuves directes ou de confirmations délicates de leur théorie philosophique ils se refusent par là ! De combien de joies intimes et de satisfactions vives ils se privent dans le monde aride où ils se meuvent ! Et surtout, comme ils tombent vite désarmés en face des Don Quichotte de la science moderne qui, pour ne pouvoir monter à l'assaut de leur forteresse philosophique, n'en dévastent pas moins les plaines plus peuplées de la nature visible ! Enfin, je ne vois pas pourquoi on se contenterait de maintenir ses positions ; une sortie est utile, même parfois nécessaire durant un siège. Une armée de soi-disant naturalistes assiègent les remparts de notre philosophie catholique ; ils retombent lourdement sur eux-mêmes à chaque nouvelle attaque, c'est vrai ; mais pourquoi n'irions-nous pas balayer leurs batteries, enclouer leurs canons et les poursuivre à outrance sur leur propre terrain. Paris fut vite affamé, quand le ravitaillement devint impossible ; il tomba, du jour où son cercle de fer ne s'ouvrit plus à certains intervalles.

C'est à une expédition de ce genre que je convie cette fois mes lecteurs. Et qu'ils se rassurent. La cellule, dernier élément des plantes et des animaux, n'est point désormais cet être insaisissable qu'elle fut autrefois. Après s'être, pendant des siècles, dérobées par leur petitesse à l'œil du savant, les cellules ont dû à la fin céder devant la force toujours croissante de nos instruments. Qu'elles nagent dans un liquide comme les globules de sang, ou qu'elles se tiennent agglomérées dans les tissus végétaux ou animaux, bon gré mal gré, il leur faut maintenant se laisser voir distinctement. Bien plus, grâce à leur transparence, nous pouvons en étudier les parties les plus intimes et assister ainsi aux premiers phénomènes de la vie.

Vous avez là, en peu de mots, le but et le plan de mes causeries. Seront-elles intéressantes ? j'ose l'espérer ; seront-elles utiles, j'en suis certain ; mais seront-elles lues ? *That's the question* : on a si grand peur des questions scientifiques !

Et pourtant, pourtant, c'est la science qui gouverne le monde. Plût à Dieu que de nos jours ce fût la vraie science !

GIULIO.

(A suivre.)

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

"Ni les grands esprits, ni les grands événements n'ont manqué à l'Espagne ; l'intelligence et la société humaine y ont apparu quelquefois dans toute leur gloire ; mais ce sont des faits isolés, jetés çà et là dans l'histoire espagnole comme des palmiers sur des sables."

GUIZOT.

La littérature espagnole, plus que toutes les autres littératures de l'Europe, a traversé des phases critiques, parce que la position géographique de la Péninsule a longtemps arrêté l'essor littéraire en éloignant les contacts favorables, et parce que, tombant dans un excès opposé, elle s'est ensuite fatalement fourvoyée par une imitation trop outrée de la littérature française.

Avant de dérouler le tableau historique de la littérature espagnole, nous dirons un mot de la langue de la Péninsule. La langue d'un peuple est toujours intimement liée avec ses créations littéraires, et du grand développement de la première dépend le succès et la perfection des secondes.

La fusion des races, précédant le mélange des idiomes, fit que les éléments constitutifs, qui sont la base de l'idiome national, ne purent se lier, prendre de la consistance, que quand le caractère et l'esprit des peuples furent profondément gravés et empreints des tendances communes, dans des types généraux et invariables. C'est pourquoi la langue nationale de chaque peuple ne s'est formée qu'avec les siècles.

Les philologues diffèrent sur l'origine de la langue espagnole. Pblanch (1) affirme que la langue espagnole existe depuis la république romaine ; Mayans la fait dériver entièrement du latin et soutient qu'elle ne contient que très peu de mots arabes ; Conde (2), au contraire, fait du castillan un dialecte de l'arabe ; d'autres affirment qu'au VIII<sup>e</sup> siècle il y avait encore en Espagne dix dialectes distincts : 1o. le vieil espagnol ; 2o. le cantabre ; 3o. le grec ; 4o. le latin ; 5o. l'arabe ; 6o. le chaldéen ; 7o. l'hébreu ; 8o. le celtibérien ; 9o. le catalan ; 10o. le valençais.

L'opinion la plus probable, celle qui est partagée par le plus grand nombre des savants, est que la langue espagnole a dû s'être formée, avant l'invasion musulmane, par les modifications que l'idiome septentrional des Goths avait fait subir au latin. L'arabe, introduit en Espagne au VIII<sup>e</sup> siècle, a dû apporter de nombreuses modifications et affecter de beaucoup la prononciation.

On a partagé les langues anciennes et modernes de l'Europe en six grandes familles distinctes : 1o. langues ibériques ; 2o. celtiques ; 3o. greco-latines ; 4o. slaves ; 5o. germaniques ; 6o. ouraliennes ou finnoises. On a divisé la première famille, les langues ibériques, en deux branches : 1o. en langues anciennes, éteintes depuis longtemps, comme les idiomes des anciens habitants de l'Espagne ; 2o. en langues vivantes, comprenant le basque, parlé dans la Biscaye, la Navarre et quelques départements des Basses-Pyrénées.

Le basque (*euscara*), est un des idiomes les plus riches et les plus sonores. Il n'a pas d'articles, et sa conjugaison a onze modes. Un grammairien basque a calculé que cet idiome renfermait 1,592,448,000 syllabes, ce qui est dû à ce que chaque verbe peut se conjuguer de vingt-six manières différentes et à ce que chaque nom peut lui-même devenir verbe (3).

Le basque se divise en trois dialectes : 1o le *biscain*, qui est le plus pur ; 2o le *quipuscoa* ; 3o le basque proprement dit.

Ainsi le basque, en Navarre, le limousin ou plutôt le provençal, en Catalogne, le castillan réuni au portugais, et l'arabe étaient donc parlés et écrits habituellement en Espagne quand la muse espagnole commença à chanter. Plus tard le castillan d'un côté et le portugais de l'autre finirent par l'emporter en conservant néan-

(1) *Opusculos Gram. Satiricos.*

(2) *Hist. de la dom. de los arabes en Espana.*

(3) Le français ne contient que 2,519,000 syllabes.